

Depuis trente ans, le philosophe Paul Virilio analyse les catastrophes comme la conséquence inéluctable du progrès technique. Il voit dans la crise financière l'exemple le plus abouti de sa thèse, dans lequel les victimes ne sont plus des morts mais des milliers de gens qui perdent leur logement.

"Le krach actuel représente l'accident intégral par excellence"

LE MONDE | 18.10.08 | 14h04

En 2002, sous le titre "Ce qui arrive", vous avez présenté à la Fondation Cartier une exposition sur l'accident dans l'histoire contemporaine : Tchernobyl, 11-Septembre, tsunami... Une formule d'Hannah Arendt guidait votre démonstration : "Le progrès et la catastrophe sont l'avant et le revers d'une même médaille." Avec le krach boursier, y sommes-nous ?

Bien sûr. En 1979, au moment de l'accident de la centrale nucléaire de Three Mile Island, aux Etats-Unis, j'ai évoqué un *"accident originel"* - de ceux que nous fabriquons nous-mêmes. Je disais que nos prouesses techniques sont grosses de promesses catastrophiques. Auparavant, les accidents étaient locaux. Avec Tchernobyl, nous sommes passés à des accidents globaux, aux conséquences inscrites dans la durée. Le krach actuel représente l'accident intégral par excellence. Ses effets se diffusent loin, et il intègre la représentation des autres accidents.

Cela fait trente ans que l'on fait l'impasse sur le phénomène d'accélération de l'Histoire, et que cette accélération est la source de la multiplication d'accidents majeurs. *"L'accumulation met fin à l'impression de hasard"*, disait Freud à propos de la mort. Son mot-clé, ici, c'est hasard. Ces accidents ne sont pas des hasards. On se contente pour l'instant d'étudier le krach boursier sous l'angle économique ou politique, avec ses conséquences sociales. Mais on ne peut comprendre ce qui se passe si on ne met pas en place une économie politique de la vitesse, générée par le progrès des techniques, et si on ne la lie pas au caractère accidentel de l'Histoire.

Donnons un seul exemple : on dit que le temps, c'est de l'argent. J'ajoute que la vitesse - la Bourse le prouve -, c'est le pouvoir. Nous sommes passés d'une accélération de l'Histoire à une accélération du réel. C'est cela, le progrès. Le progrès est un sacrifice consenti.

On n'étudie pas assez les accidents ?

L'historiographie dominante se limite à analyser les faits sur une longue durée. Je prône au contraire une Histoire accidentelle, faite uniquement de ruptures. L'historien François Hartog parle de *"présentisme"* dominant. Il faut aller plus loin. Nous vivons dans *"l'instantanéisme"*.

Pour comprendre les accidents, il faut les étudier, mais aussi les exposer. L'accident est une invention, une oeuvre créative. Qui, mieux que les artistes, peut faire sentir la dimension tragique du progrès ? D'où l'exposition "Ce qui arrive" - j'y abordais le krach boursier -, qui préfigurait un musée ou un observatoire des accidents majeurs que j'appelle de mes vœux. Non pour faire peur, mais pour faire face.

Comment définir, au-delà de son aspect de surprise, l'accident boursier ?

Comme pour tout événement contemporain, il faut prendre en compte une série de synchronisations au niveau mondial. Synchronisation des coutumes, des mœurs, des façons de réagir, mais aussi des émotions. On est passés d'un communisme de classe à une mondialisation instantanée et simultanée des affects et des peurs - et non plus des opinions. C'était le cas avec les attentats du World Trade Center ou avec le tsunami. Pour la Bourse, c'est la même chose. Après une courte phase technique - faillite de banques, chute des cours -, on est passés à une période d'*"hystérisation"* exagérée des réactions. On parle de *"folie des marchés"*, de réactions *"irrationnelles"*, presque de fascination pour la fin du monde. Les terroristes ont très bien compris ce phénomène, et ils en jouent.

Croyez-vous, comme certains, que le capitalisme touche à sa fin ?

Je pense plutôt que c'est la fin qui touche le capitalisme. Je suis urbaniste. Le krach montre que la terre est trop petite pour le progrès, pour la vitesse de l'Histoire. D'où les accidents à répétition. Nous vivons dans la conviction que nous avons un passé et un futur. Or le passé ne passe pas, il est devenu monstrueux, au point que nous n'y faisons plus référence. Quant au futur, il est limité par la question écologique, la fin programmée des ressources naturelles, comme le pétrole. Il reste donc le présent à habiter. Mais l'écrivain Octavio Paz disait : "*L'instant est inhabitable, comme le futur.*" Nous sommes en train de vivre cela, y compris les banquiers.

C'est ici et maintenant que cela se joue. Un nouveau relief se crée. Ce n'est pas triste la finitude, c'est la réalité. Il faut l'accepter. Ce krach nous apprend qu'il faut vivre dans sa grandeur propre, dans un monde achevé. Nous avons une obligation d'intelligence.

La finance n'a-t-elle pas inventé un monde virtuel ?

La vitesse faisant gagner de l'argent, la finance a voulu imposer la valeur-temps à la valeur-espace. Mais le virtuel fait aussi partie de la réalité. Et puis, ce soi-disant monde virtuel, dans lequel on peut englober les paradis fiscaux, c'est de l'exotisme, que j'assimile à du colonialisme, c'est le mythe d'une autre planète habitable.

A la différence d'autres accidents, le krach boursier reste hermétique à la majorité du public. Est-ce grave ?

On ne comprend pas, mais on devine et c'est suffisant. Il faut deviner ce qui arrive. Evidemment, l'incompréhension renforce la peur. Mais, en même temps, on n'a plus le temps d'avoir peur. Le plus inquiétant est l'apparition d'une dissuasion civile, individuelle, intime, qui nous gagne dans tous les domaines de la vie. Nous sommes dissuadés de faire telle ou telle chose comme individus. Depuis le 11-Septembre, nous sommes gagnés par une peur civile, à cause de l'industrialisation de l'accident. Pour vérifier la solidité des voitures, on effectue des crash-tests. Le krach boursier est un crash-test grandeur nature. Même le divorce s'industrialise. On pourrait introduire une cotation dans les divorces, avec pour risque de faire apparaître que le couple et la famille sont devenus des illusions.

Peut-on parler de morale du krach, au sens où il sanctionne aussi ceux qui gagnaient des fortunes ?

Je ne suis pas un justicier. Je comprends les critiques, qui disent que certains ont fait des profits indécents. Je ne nie pas les dégâts de l'accumulation de richesses. Mais critiquer cette accélération des profits et de l'Histoire, cette "*avarice galopante*", comme disait Eugène Sue, rester dans le cadre matérialiste du profit, c'est une analyse réductrice, insuffisante.

Ce qui se joue est bien plus sophistiqué et grave. Nous sommes passés dans quelque chose d'une autre nature. Cette économie de la richesse est devenue une économie de la vitesse. C'est du reste le problème de la gauche. Ils appliquent leurs vieux schémas, proclament la mort du capitalisme, en attendent plus de justice sociale. Ce diagnostic est un peu hâtif. On a tout de même un gros bébé sur les bras... Si l'Etat ne prend pas la mesure de ce futurisme de l'instant, on pourrait au contraire voir arriver un capitalisme sans limites.

Vous avez dit qu'"Airbus, en inventant un avion de 800 places, crée 800 morts potentiels". Mais le krach boursier n'a pas fait de morts...

Ce n'est pas la peste, il n'y a pas des millions de victimes, ce n'est pas non plus le 11-Septembre. Ce n'est pas la mortalité qui compte ici, hors quelques suicides. Les victimes sont ailleurs. D'où est partie la crise actuelle ? Des subprimes, des maisons à acheter à crédit dans des conditions impossibles. Du sol. Les victimes, ce sont les centaines de milliers de personnes qui perdent leur logement. La notion de sédentarité est déjà remise en cause, avec les immigrés, déportés, réfugiés, les délocalisations d'entreprises, etc. Le phénomène va s'accroître. Un milliard de personnes vont être contraintes de bouger de lieu de vie d'ici à 2040. Voilà les victimes. Nous sommes dans la notion du *stop/eject*. On arrête, et on éjecte.

Vous croyez au chaos ?

Après avoir déstabilisé le système financier, le krach risque de déstabiliser l'Etat, dernier garant d'une vie collective. Il essaie en ce moment de rassurer. Mais si la Bourse continue de baisser, c'est l'Etat qui sera à son tour en faillite, et va plonger les nations dans le chaos. Ce n'est pas du catastrophisme de ma part. Je ne crois pas au pire, je ne crois pas au chaos, c'est absurde, c'est de l'arrogance intellectuelle, mais il ne faut pas s'empêcher d'y penser. Face à la peur absolue, j'oppose l'espérance absolue. Churchill disait que l'optimiste est quelqu'un qui voit une chance derrière chaque calamité.

Urbaniste et philosophe, Paul Virilio organise une exposition sur les mouvements de population, à la Fondation Cartier, à partir du 20 novembre

Propos recueillis par Gérard Courtois et Michel Guerrin

Article paru dans l'édition du 19.10.08